

Blanca Solares

Le chant de l'Usumacinta.

Paysage et mémoire

THE SONG OF USUMACINTA. LANDSCAPE AND MEMORY

Abstract: The process of globalization homogenizes the inequality and violence of the capitalist market on a global level while setting in motion a localizing process that invites to explore its critical potential. In what follows, our intention is to make an account of the micro-local transformations linked to the Usumacinta River, border between Mexico and Guatemala and one of the most important rivers of the planet. The objective of the following lines is the recovery of the mythical-religious local imaginary of the inhabitants settled along the Usumacinta and the preservation of their memory through poetry, which, in an ethno-ethical geographical approach, subverts the overwhelming havocs of development, linked to the chaotic and excessive exploitation of nature and life.

Keywords: Imaginary; Memory; Ethno-Ethics; Geo-Poetics; Biodiversity; Usumacinta.

BLANCA SOLARES

Universidad Nacional Autónoma de México
bsolares@correo.crim.unam.mx

DOI: 10.24193/cechinox.2020.38.04

Une mémoire immémoriale travaille
dans un arrière-monde.
Gaston Bachelard.

Introduction : Les Mayas de l'Usumacinta

De aquel hondo tumulto de rocas primitivas,/ abriéndose paso entre sombras incendiadas,/ arrancándose harapos de los gritos de nadie,/huyendo de los altos desórdenes de abajo,/con el cuchillo de la luz entre los dientes,/y así sonriente y límpida,/brotó el agua.¹

Le bassin versant du fleuve Usumacinta est l'une des régions les plus riches en biodiversité du monde : on y trouve entre 15 et 20% de la flore et 27 % de la faune non marine du Mexique. En même temps, il constitue un territoire transfrontalier vulnérable², très exposé aux nouvelles activités humaines et au changement climatique. L'Usumacinta est encore le dernier grand fleuve du Mexique qui ne contient pas de barrage.

Zone de violence et de tradition, beaucoup de migrants de l'Amérique du Sud et centrale traversent cette Frontière,

fuyant la violence des pays d'origine, pour arriver aux États-Unis, à la recherche d'une vie meilleure.

Elle fait partie de l'espace géographique de la civilisation mésoaméricaine et abrite la richesse d'une des plus importantes de ses cultures : les Mayas.

La destruction intensive de cette forêt tropicale a commencé dans les années 50, après l'éthnocide de la culture lacandon, deux siècles auparavant. Cependant, des populations indigènes l'occupent encore : les tzeltales 76,5%, les choles 12%, les chontales ou anciens putunes 6,3%, les tzotziles 3% et les nouveaux lacandones 1%³.

Pour ses habitants, le fleuve abriterait depuis toujours une richesse sans égal d'oiseaux, de fleurs, d'animaux et de matériels comme le *huano* ou le *bejuco* pour construire des maisons de palmiers, des paniers et des meubles. Encore, au début du XX^e siècle, on y voyait des *cayucos* (une sorte de pirogue) en train de récupérer du poisson. Les membres de l'équipage étaient agiles dans le maniement de l'arc (fait en bois de l'arbre d'*huayacan*), des flèches et des lances construites avec des dents de requin. Le fleuve était une source d'alimentation sûre et prodigieuse, abondante en poisson de toutes espèces (*mojarra*, *robalo*, *peje*, *conxoques*, *lisas*, *mojarra*, *bagre*, *peje-lagarto*), complémentée par un régime très varié à base de lapins, lièvres, sangliers, faisans, canards, cerfs et de produits comme la vanille et le cacao. Mais le fleuve ne s'est jamais prêté à de grands projets ou entreprises et a été relativement épargné par les interventions humaines.

Dans les codex ou livres sacrés des Mayas, on peut voir les dieux de l'eau portant un récipient qu'ils versent sur la

terre permettant ainsi la fertilité, mais qui en même temps pourrait provoquer de grandes inondations. Les dieux des eaux sont associés à la foudre, au tonnerre, aux grottes et au serpent. Selon la mythologie du Mexique ancien, lorsqu'un individu meurt et qu'il doit traverser un fleuve pour arriver à sa destination finale, il peut arriver au défunt de se perdre dans les nombreux affluents de celui-ci (comme ceux de l'Usumacinta), qui éloigneraient alors son âme du chemin qu'il doit emprunter.

Selon Maricela Ayala Falcón, épigraphiste de la région, les Mayas ne sont pas un groupe homogène mais plutôt un ensemble d'ethnies parlant des langues différentes (28 au moins ont été répertoriées), faisant partie de la même famille linguistique, la *mayense*. À l'exception de la langue Huastèques, toutes les autres proviennent d'un même territoire continu, qui va de la péninsule du Yucatan, le Guatemala, le Honduras britannique et les États du Tabasco et Chiapas au sud du Mexique jusqu'aux régions ouest du Honduras et du Salvador.

Les différentes études ont divisé la culture Maya en trois zones géographiques (sud, centre et nord) et en trois périodes chronologiques :

Pré-classique : 2000 av. J.-C. à 150 av. J.-C.

Classique : 150 av. J.-C. à 1000 av. J.-C.

Post-classique : 1000 ap. J.-C. à 1500 ap. J.-C.⁴.

L'Usumacinta est localisé dans la zone centrale et les vestiges archéologiques remontent à la période classique, mais il a aussi connu des influences de groupes provenant d'autres régions durant la période

pré-classique. L'espace central est connu comme étant la région où la civilisation maya est parvenue à sa plus grande splendeur. Cette région s'étend du Chiapas et Tabasco, en passant par le sud de l'État de Campeche, jusqu'au département du Petén au Guatemala, le Belize et la partie ouest du Honduras.

Palenque, Bonampak et Piedras Negras sont quelques-uns des sites sacrés caractéristiques de cette zone irriguée par l'Usumacinta.

L'une des caractéristiques les plus remarquables de la région est l'utilisation du « faux-arc » pour couvrir les espaces fermés et les pyramides. Il servait de sous-bassement aux temples ou aux pyramides, auxquels uniquement les prêtres et l'élite gouvernante avaient le droit d'accès.

Les pyramides de Tikal, les plus hautes de la Mésoamérique, possèdent dans leur partie supérieure un temple dont les dimensions intérieures, dans certains cas, n'atteignent pas 1m50. Cette petite hauteur était nécessaire pour soutenir le poids de l'ornementation (crête), sans avoir à construire de grands murs. Parfois, en bas des pyramides, des tombeaux étaient construits pour la classe gouvernante, comme c'était le cas de la tombe de Pakal à Palenque.

Quelques tombes (Tikal, Palenque, Yaxchilán) contiennent de grandes offrandes, incluant le costume du gouvernant et une série d'objets associés au culte des dieux ancestraux. Les sites se complètent avec des stèles et des inscriptions liées au calendrier maya, et des monolithes sculptés, avec un ou plusieurs visages des seigneurs relatant leurs histoires. Les Mayas étaient une des rares civilisations du monde ayant été capables de créer une

écriture propre, tout comme un système numérique positionnel.

M. Ayala écrit à ce propos :

Bien que celui-ci fût vigésimale, comme dans le reste de la Mésoamérique, les mayas ont réussi à développer le concept de l'augmentation de valeur de leurs numéros selon leur position. Avec cet objectif, ils ont inventé un signe dont la fonction est celle de notre zéro, mais dont le concept n'indique pas l'absence mais plutôt un *complément*.⁵

Les prêtres étaient chargés d'organiser les exercices cérémoniaux qui régissaient la société. Leur fonction était décisive car ils devaient tenir les registres du temps et indiquer les dates précises où les rituels devaient se célébrer. Tout cela, pour honorer les dieux qui influençaient la vie des individus avant la naissance et même au-delà de la mort.

À côté des prêtres, dans la hiérarchie sociale on retrouvait les gouvernants. Véritable clé de voûte de la société, ils étaient considérés comme des « enfants des dieux ». Leur sacrifice périodique, dans certains cas, était nécessaire pour alimenter leurs divinités.

En dessous d'eux, mais occupant également une place privilégiée, se trouvait un groupe particulièrement important : les commerçants. Ils étaient chargés de différents métiers (ambassadeurs, guerriers et parfois espions etc.). Comme il n'existait pas en Mésoamérique d'animaux de charge, le transport se réalisait par des porteurs (à dos d'homme) et dans la zone qui nous intéresse, par voie fluviale. Il se pourrait que les échanges aient été précédés

par des accords autorisant un droit de passage le long des routes commerciales qui auraient été obtenus par des mariages entre les classes gouvernantes, comme se fut le cas à Tikal, Yaxchilán et Bonampak.⁶

Jusqu'à la fin de la période classique, les relations entre les royaumes mayas auraient été traversées par des conflits et des affrontements plus que par des échanges pacifiques. Selon les représentations sur les pierres tombales et les annotations en hiéroglyphe de la zone, les captures de gouvernants entre les royaumes de Bonampak, Yaxchilán, Copán, Quiriguá, Palenque et Toniná étaient fréquentes⁷. Cette situation d'instabilité paralysait les échanges et les activités culturelles tout au long de la zone centrale, ce qui expliquerait la fuite des grandes villes par les classes dirigeantes.

Les causes de la chute avenant à la période classique des mayas à la fin du IX^e siècle sont méconnues. L'épuisement de la terre, les sécheresses prolongées, la surpopulation, les rébellions internes ou les pressions provenant de groupes extérieurs pourraient en être l'origine. Cependant, son développement a été identique dans les trois zones (Sud, Centre et Nord) et elles ont aussi partagé des idées qui composaient la *cosmovision maya*, en grande partie diffusée grâce aux déplacements et au commerce de ses habitants. En ce sens, l'Usumacinta a joué un rôle fondamental, en particulier dans la zone centrale où aurait eu lieu également l'effondrement le plus spectaculaire.

L'Usumacinta et les Chontales

Junto a mí tramaba la noche / el complot de la soledad. / Por mi estatura derrumbaba el cielo / la casa grande de la tempestad. / En mí se han amado las fuerzas

*de origen: / el fuego y el aire, la tierra y el mar.*⁸

Dans la période post-classique, ce réseau fluvial complexe, composé d'endroits sinueux, de marais, de forêts et de prairies humides était un « obstacle insurmontable » pour les commerçants nahuas, en particulier entre Palenque et Champotón, et c'était en même temps un moyen qui convenait parfaitement aux réseaux commerçants établis par les navigateurs chontales ou putunes, les « Phéniciens d'Amérique » (E. Thompson).⁹

Pour les populations préhispaniques ayant occupé la région, l'Usumacinta était un moyen de communication et de commerce. Les habitants étaient experts dans la construction des *cayucos*, avec lesquels ils parcouraient les fleuves et les marécages. Ceux-ci leur permettaient, en outre, de faire du commerce avec les pochtecas venus de l'Altiplano de Mexico, les peuples de la région côtière du Golf, ainsi que les mayas de la Péninsule, du Petén et de la côte des Caraïbes. Les habitants et les commerçants des fleuves étaient au moins biculturels, car ils se déplaçaient entre la périphérie du monde maya, auquel ils appartenaient, et le monde nahua avec lequel ils devaient faire du commerce.

Selon *La Probanza* de Pablo Paxbolon, citée par Eric Thompson, un groupe de Putunes ou de Mayas Chontales, établi à Cozumel, serait retourné durant le XIV^e siècle dans la région de l'Usumacinta, d'où il était originaire. Il s'agissait d'un lieu où se trouvait l'un des temples les plus anciens de la religion maya, dédié à *Ixchel*, grande déesse de l'eau, de la lune, de l'accouchement et des arts textiles. Les Putunes se seraient établis auprès du fleuve Candelaria, à Iztamkanac,

capitale de la province d'Acalán ou « terre des canoës », où Hernán Cortés serait passé en expédition militaire en 1524, vers las Hibue-ras, dans le Honduras. Le poète constate :

*Quando me llega el ruido de hachazos / de la palabra Izankanak, / me abunda el alma hasta salirme a los ojos / y oigo el plumaje golpe de un águila herida por el huracán.*¹⁰

La région, formée par des barrages de sable déposés par les courants qui descendent du Chiapas et du Guatemala, a été difficile à coloniser à cause des crues du fleuve qui inondaient la plaine et empêchaient les habitants de profiter des ressources agricoles ou forestières. Dans cette partie du fleuve, les terres étaient peu productives et constamment menacées par des inondations destructrices. Comme nous l'avons vu, jusqu'à la fin de la période classique, la zone était un lieu d'affrontements fréquents. Les récoltes étaient régulièrement perdues et le manque de ressources alimentaires devait ainsi être pallié par les produits provenant de la chasse.

Jusqu'à la fin de l'âge post-classique, la présence de nombreuses habitations dans la Vallée de l'Usumacinta dénote l'importance du fleuve dans le commerce entre la côte du Golfe du Mexique et le Petén, zone dominée par la présence hostile et belliqueuse des habitants d'Acalán, qui seront connus plus tard sous le nom de « lacandons ».

L'ethnocide du peuple lacandon

Es la gran noche errónea. Nada y nadie la ocupan. / Tropiezan los relámpagos los escombros del cielo. / La gran boa

*del viento se estranguló en la ceiba / que defiende energúmena, su cantidad de tiempo.*¹¹

Durant l'époque coloniale, la *conquista* de Yucatán fut terminée par Francisco Montejo. Commencée en 1527, elle dura au moins 19 ans. Le dernier bastion maya de la zone fut Tayasal, une ville fondée par les Itzaes dans le Petén guatémaltèque. Presque un siècle plus tard, en 1618, le franciscain Bartolomé Fuensalida et Juan de Orbita sont arrivés à Tayasal dans le but de christianiser les itzaes. Leur chef, Canek, leur aurait dit que selon ses prophéties, le moment d'abandonner le culte des dieux anciens n'était pas encore arrivé. Cependant, alors qu'il manquait quelques mois avant l'arrivée prophétique du Katún 10 Ahau, ils furent soumis à la couronne de l'Espagne le 13 mars 1697.

D'autre part, les affrontements contre les « insoumis » lacandons de l'Usumacinta étaient documentés par les chroniques espagnoles, notamment celles de Bernal Díaz del Castillo¹², Fray A. Remesal¹³ et G. Fernández de Oviedo, qui rendent compte en particulier de la « guerre du Lacandon », organisée en 1559, à la demande de l'évêque de Ciudad Real de Chiapa et les frères dominicains qui christianisèrent la zone¹⁴. Jean de Vos résuma le massacre ainsi :

L'armée s'ouvrit un chemin jusqu'au lac de Lacam-Tum et sortit de la ville lacustre grâce à un brick dont les parties avaient été ramenées depuis Comitán, croisant quatre puissantes rivières. Les lacandons furent déroutés, le centre de la ville détruit et une bonne partie de ses habitants capturée et déportée.¹⁵

Les lacandons, disait de Vos, furent anéantis durant la première moitié du XVIII^e siècle. Ceux que l'on nomme aujourd'hui lacandons ne le sont pas réellement, puisque les vrais lacandons ont tous été exterminés par les Espagnols. Il s'agit en réalité de personnes ayant migré et ayant rejoint la zone après le grand ethnocide.

Les Mayas de la région qui ont réussi à fuir se sont réfugiés dans la forêt : les Zoques de la Sierra de Tabasco, les Chontales de la région « marécageuse », et d'autres Mayas yucatèques. Beaucoup d'entre eux descendent des Putunes. Mais rapidement est apparue la présence anglaise des coupeurs du « palo de tinte »¹⁶, surtout à partir du XVI^e siècle. En 1716, les Espagnols ont reparti les *tintales* et ont créé des ranchs qui ont été transformés plus tard en zones d'élevage au détriment de la *milpa*, zone agricole de polyculture paysanne en forêt qui pouvait contenir jusqu'à 20 ou 25 espèces agricoles et forestières dont le maïs était la principale.

Après l'exploitation du *palo de tinte* et des fermes d'élevage est apparue la consolidation des ranchs spécialisés dans le bois. Ceux-ci exploitèrent l'acajou et le cèdre jusqu'à mettre en danger la végétation de la forêt « à feuille persistantes (perenifolia) », c'est-à-dire, dont les arbres ne perdent jamais leurs feuilles, remettant ainsi en cause la capacité régénérative de la forêt tropicale. Cette forêt possède une grande diversité d'espèces végétales. Au moins 2000 espèces ont été recensées.

Les habitants de la région sont devenus des êtres marginaux et sans identité. Dépouillés, ils ont été convertis en coupeurs du *palo de tinte*, en *chicleros*¹⁷ ou réduits à l'esclavage comme des *peones acasillados*¹⁸. Ceux qui ont pu échapper à l'emprise des Espagnols se cachaient dans

la forêt et devaient lutter contre les inondations, les moustiques, les maladies tropicales et la faim. Peu ont eu la chance de devenir de petits éleveurs, cultivateurs ou commerçants.

Au XIX^e siècle, l'ouverture des chemins par les troupes de Santa Anna durant la première intervention américaine au Mexique a sonné la fin de l'usage des canoës et des *cayucos*. L'Usumacinta, en apparence, tomba dans l'oubli.

Un explorateur de l'Usumacinta

Vers le XIX^e siècle, Marciano Barrera, originaire de Tabasco, a voyagé pendant huit ans au long de la zone inhospitalière et de la principale partie non peuplée de l'Usumacinta. Son récit *Apuntes Sobre Los Ríos del Usumacinta 1827-1834*¹⁹, écrit à la première personne et publié plus de vingt ans après (1858), est l'un des rares témoignages qui nous rapproche de la richesse des paysages et de l'entourage des « délices ». Il s'agit de « l'œuvre la plus importante qui existe sur la région » selon Michel Antochiw, qui réussit à réhabiliter très récemment ses écrits. M. Barrera ne prétend pas avoir écrit une œuvre littéraire mais ses souvenirs, essayant d'éviter, selon ses propres attentes, l'appauvrissement et la destruction des champs. Il ne s'agit certainement pas d'une œuvre littéraire, signée par un auteur habitué à un tel exercice. Cependant, il a réussi à se rendre agréable et intéressant par la pertinence de son point de vue sur le sens du « développement » des habitants de la région, sens qui persiste encore aujourd'hui. En plus des faits historiques, des anecdotes et des récits sur les habitudes locales, l'auteur y décrit des paysages, des groupes ethniques, des plantes, des animaux et la géographie

à travers laquelle il est possible d'admirer une biodiversité fascinante et une activité humaine fortement destructrice. Selon M. Barrera, « Les forêts et les terrains sont si fertiles que les habitants peuvent cultiver la terre n'importe quand... Les bords du fleuve sont si fertiles, qu'en temps de récolte, on y envoyait deux ou trois hommes récupérer et rassembler dix charges ou plus de soixante livres de cacao. Cependant, pour cela ils abîmaient la terre, « jetaient le miel » et « détruisaient de manière barbare » les arbres. M. Barrera qualifie les Lacandons d'« insidieux, abandonnés, malicieux, subtiles, réservés, aux croyances fanatiques et barbares ». L'auteur se plaint de la destruction causée par l'abattage du *palo de tinte* et l'arrachement des arbres à la racine.²⁰

À la différence de la saison sèche, durant la saison des pluies, l'Usumacinta croît en profondeur et en courant, constate notre explorateur. Parfois, le fleuve disparaît dans la grande montagne. D'autres fois, il entrave le cours du voyageur avec quelques obstacles qui rendent impossible la descente du fleuve. Entre torrent et torrent, il y a une multitude de rochers et de cascades. Mais toujours : « La chute du fleuve peut s'écouter en temps calme à 16 lieues²¹ ». Que dit la voix de l'Usumacinta ?

La relation homme-nature dans la cosmovision maya des nouveaux Lacandons

*Se canta el canto del Usumacinta, /
que viene de tan allá, / y al que acom-
pañan, dando la vida / el Lakantún y el
Lakanjá.*²²

En accord avec le travail archéologique et de recherche ethnographique de Josuhé

Lozada Toledo et de R. de Jesús Núñez Ocampo, dans la lagune de Metzabok, sur le haut Usumacinta,²³ la présence des représentations rupestres dans les rochers escarpés de son environnement nous parle de la persistance d'une mémoire ancestrale. Le paysage archéologique remonte à la fin de l'époque classique (200 av. J.-C. – 250 ap. J.-C.). Ses motifs graphiques coïncident avec les symboles d'une cosmovision préservée à travers le *Popol Vuh*, le principal livre sacré des Mayas. Les Lacandons actuels signalent dans ces groupes la reconnaissance d'entités divines en relation avec l'eau, l'apparition des premiers hommes et des animaux qui accompagnent le voyage de l'âme.

Sur le rocher de Tsibánase ressort la figure d'un singe et sont représentées des scènes dans lesquelles apparaissent des figures humaines avec des coiffures et des animaux, possiblement des chiens et un serpent. Il y a des mains, vues de face et de dos. En saison sèche, au bas du niveau habituel de la lagune, il est possible d'apprécier les petro-gravures des deux serpents.

Sur le rocher de Mensabak, aussi autour de la lagune, distribués en neuf panneaux, plusieurs parmi eux de grande hauteur (jusqu'à 30 mètres au-dessus du niveau de la lagune), il y a des mains et des motifs anthropomorphes, zoomorphes, géométriques et abstraits.

De même, sur le rocher d'O'Ton K'Ak, il y a des pétrogravures représentant des visages qui évoquent des figures humaines, des taches et des marques digitales.

Les Lacandons actuels attribuent une origine divine aux représentations rupestres, les reliant à *Hach Ak Yum*, son créateur et divinité principale, et à *Tsibana*, « le peintre des maisons », un dieu qui a son foyer dans la lagune de Metzabok.

Quand l'obscurité tomba, Hach Ak Yum sort peindre.... Après l'éclipse ils [les dieux] ont fait les peintures. Chaque année, ils en faisaient quelques-unes, et chaque année ils en faisaient de nouvelles... Hach Ak Yum était celui qui laissa tout peint, il a peint avec Tsibaná, il a tout peint...²⁴

Depuis la période préhispanique, le paysage culturel de Metzabok, la montagne, la grotte et la lagune forment une géographie et un espace sacré de pèlerinage, ayant comme objectif celui d'honorer ses divinités. Ainsi, selon la pensée religieuse des anciens Mayas, l'homme a été créé pour alimenter les dieux :

Metzabak a fait de terre les personnes. Il a fait aussi les *tamales*²⁵ et le *balché*.²⁶ Après avoir fait les créatures de terre, Mensabak créa le singe, ensuite le sanglier et tout ce qui restait de ses mains, il l'a fait comme du fil, depuis sa main, il le lança sur la montagne, et ainsi est née la couleuvre.

Quand nous mourrons, notre esprit passe par le chemin de Tsibaná... Le chien protège où se trouve ton panthéon... Quand ton esprit s'en va, ton chien l'accompagne...²⁷

Les peintures peuvent être lues, peu importe la langue que l'on parle. À travers un processus cyclique de création-destruction-rennaissance, selon la pensée mythique des anciens Mayas, sont apparus les éléments, les animaux, les astres et l'homme capable de vénérer ses créateurs. L'existence se fonde sur la réciprocité comme principe de comportement et sens de

celle-ci. En accord avec leur cosmogonie, les dieux *Hun-hunampú* et *Ixbalanque* – le Soleil et la Lune – se sont sacrifiés pour créer le monde. De la même manière, les hommes sont obligés à honorer les dieux qui habitent dans toutes choses et en toute création.

Malgré la conquête espagnole, les cérémonies religieuses organisées pour la remémoration du mythe comme un tout ordonné et régulier ont continué jusqu'au XVIII^e siècle. Plus encore, loin d'être oubliée, l'ancienne tradition religieuse se poursuit et se conserve encore aujourd'hui. Et ceci, même si elle a été transformée par le propre mouvement de l'histoire et par l'introduction de la religion catholique que ses représentants ont essayé d'inculquer depuis le XVI^e siècle, ou la prolifération, de nos jours, de différentes sectes évangélistes²⁸.

Un élément substantiel de leur cosmovision est la responsabilité de l'homme dans la protection du monde. Celle-ci a impliqué une connaissance précise de l'environnement. L'Usumacinta n'est pas toujours le même, ni présente un scénario naturel identique tout au long de son sinueux chemin accidenté.

Il n'y a aucun doute – comme l'argumentent les travaux de Victor M. Toledo – sur le fait que les agriculteurs de ce tropique humide sont les créateurs d'un paysage complexe et délicat qu'ils ont su conformer aux besoins de leurs villages. Ceux-ci ont réussi à reproduire leur existence avec un minimum de détérioration écologique du bassin, c'est-à-dire en conservant la couverture de la forêt originelle. La connaissance de l'écosystème du bassin, qui suppose la maîtrise adéquate de son abondance (pluie et chaleur) et de sa variété (flore et faune)

dans un contexte de sols fragiles mais fertilisés par les sédiments du fleuve, était un défi pour les habitants depuis l'âge pré-classique. Au fil des siècles et jusqu'à la conquête espagnole, les habitants ont réussi à établir de manière prédominante – mais avec beaucoup de tensions – une convivialité productive et harmonieuse avec les paysages de la forêt du bassin. Ceci démontre, au moins, le caractère exubérant de l'ensemble de l'art Maya, son architecture, sa peinture et sa céramique.

Conclusion

Rien que dans la région de la forêt Lacandone, l'Usumacinta abrite 10% de la biodiversité biologique du monde. Un espace qui représente à peine 1,3% de la surface terrestre non maritime. Il contient à lui seul plus de 4300 espèces de plantes, dont des arbres pouvant atteindre jusqu'à 80 mètres, et au moins 114 espèces de mammifères. Cependant, la mégabiodiversité de la zone se retrouve maintenant dans un état critique. L'ouverture des chemins, la surpêche, le détournement et le confinement du fleuve, la chasse, les espèces introduites, l'usage immodéré du brûlis, et la croissance urbaine la rendent vulnérable. De plus, des projets hydroélectriques menacent d'interrompre la connectivité du principal canal du fleuve²⁹.

La préservation écologique et le développement durable de l'Usumacinta devront se réaliser en prenant en compte les caractéristiques de ce territoire, tout comme celles de la mémoire culturelle et des savoirs de ses habitants. Les pratiques traditionnellement réalisées par les Mayas de l'Usumacinta invitent à penser le fleuve de manière qualitative et organique, comme

un espace vécu, et non seulement comme un espace de ressources économiques, c'est-à-dire : comme une géographie liée aux principes bioéthiques, mythiques, religieux, métaphysiques ou animistes et en respect de la relation nature-culture qui, à la différence de la pensée moderne rationnelle, n'est pas divisible.

Face aux mégaprojets d'extraction pétrolière et de tourisme dans la région, il est nécessaire de promouvoir une réglementation juridique (de justice, d'égalité et d'équité) en relation avec la signification symbolique d'une « géo-poétique » (G. Bachelard) du territoire pensé comme un tout. C'est cette terre habitée par des êtres vivants, des plantes, des animaux et des humains, préservée jusqu'à nos jours par le mythe et la poésie, que nous avons voulu évoquer ici : *Mirando el río de aquellas tardes / junté las manos para beberlo. / Por mi garganta pasaba un ave, / pasaba el cielo. / Mirando el río/di poca sombra: / todo era mío. / Todas pintadas, jamás extintas, / son estas aguas, río de monos, Usumacinta.*³⁰

Coda

Le chant de l'Usumacinta (1947) de Carlos Pellicer fut utilisé (et traduit) à plusieurs occasions comme épigraphe d'une magnifique exposition. Le poème fut dédié à Dr. Atl, philosophe, vulcanologue et peintre de paysages traversés par la force des éléments. L'imagination est inséparable de la mémoire. Cet héritage oblige le poète à rendre compte de ses déchirements intimes et de sa relation à l'absence ; construire un pont avec ce qui n'est plus là et avec ce qui ne vient pas encore. Par les courants de l'Usumacinta coule sa substance corporelle, le flux insaisissable

du fleuve, subordonné à son principe de bonté et de prodigalité planétaire. Celui-ci est affecté par les graves conséquences de la violence du marché capitaliste, engagé par son saccage jusqu'à l'épuisement des ressources. Mais « (l) a dimension poétique du langage ne se résigne pas à l'ordre du concept » (Kant).

Avec ses mots, Pellicer veut libérer un torrent d'images symboliques qui, chargées d'énergies affectives, nous permettent d'écouter le chant de l'Usumacinta. Ce poème est un horizon hétérodoxe, diversifié et radicalement actuel d'autres formes de vie qu'il faut comprendre et respecter dans la richesse de leur différence face au processus homogénéisant de globalisation, en marche. Parfois, le flux du poème engendre une image du possible face à laquelle la réalité apparaît comme une

ombre. Le poème ne conceptualise pas, il n'est pas réductible au signe linguistique. Par moments, son langage veut émuler la puissance de *Los libros de Chilam Balam* – celui-ci étant le prêtre sorcier qui prédit la tragique fin de l'agonie et la désolation du raffiné monde Maya. Sa compréhension, cependant, signale une ouverture radicale et établit une relation éthico-imaginaire avec le fleuve et l'écoute de ce chant douloureux.

Traduction d'Anthony Brondel

Ce travail a été réalisé avec le soutien du Projet FONCICYT 290792 : Des usages traditionnels à une valorisation intégrée des sédiments dans le bassin versant de l'Usumacinta, ANR-CONACYT (Agence Nationale de la Recherche, France / Consejo Nacional de Ciencia y Tecnología, Mexique).

BIBLIOGRAPHIE

- Ayala Falcón, Maricela "Introducción a la cultura maya", in Lorenzo Ochoa (Coord.) *Olmecas y Mayas en Tabasco. Cinco acercamientos*, México, Gobierno del Estado de Tabasco, 1985.
- Barrera, Marciano, *Apuntes sobre los ríos del Usumacinta 1827-1834*, Prólogo de Michel Antochiw, México, Gobierno del Estado de Campeche-Conacyt, 2005.
- De Vos, Jean "El lacandón: una introducción histórica", in Juan Pedro Viqueira y Mario Humberto Ruz (eds.), *Chiapas. Los rumbos de la otra historia*, México, UNAM, CIESAS, seconde réimpression, 2002.
- Mathews, Peter "Epigrafía de la región del Usumacinta", in *Arqueología Mexicana*, México, vol. 4, no. 22, 1996, p. 14-21.
- Pellicer, Carlos, "El canto del Usumacinta", in *Subordinaciones*, México, FCE, 1979.
- Toledo Víctor, *México, diversidad de culturas*, México, Cemex, 1995.
- Thompson, J. E. S., *Historia y religión de los mayas*, México, Siglo XXI, 2004.

NOTES

1. *De ce tumulte profond de roches primitives / se rayant un chemin à travers des ombres brûlantes / arrachant les haillons des cris de quiconque / fuyant les hauts désordres d'ici-bas / avec le couteau de la lumière entre les dents / et ainsi souriant et limpide, / surgit l'eau.* Les rubriques en italiques appartiennent au poème de Carlos Pellicer que porte le titre de notre essai et accompagne notre réflexion : *Le chant de l'Usumacinta* (1947), in Carlos Pellicer, *Subordinaciones*, México, FCE, 1979.
2. Le bassin de l'Usumacinta est un territoire partagé entre le Guatemala (57,9%), le Mexique (42%) et le Belize (.1%).
3. Données élaborées pendant les travaux de recherche en collaboration avec Eric Sanabria.

4. Voir Maricela Ayala Falcón, "Introducción a la cultura maya", in Lorenzo Ochoa (Coord.) *Olmecas y Mayas en Tabasco. Cinco acercamientos*, México, Gobierno del Estado de Tabasco, 1985, p. 21-25.
5. *Ibid.*, p. 33.
6. *Ibid.*, p. 38.
7. Voir Peter Mathews, "Epigrafía de la región del Usumacinta", in *Arqueología Mexicana*, México, vol. 4, no. 22, 1996, p. 14-21.
8. *A côté de moi traçait la nuit / l'intrigue de la solitude / De par ma taille, le ciel s'effondrait / la grande maison de la tempête. / En moi se sont aimées les forces de l'origine / le feu, l'air, la terre et la mer.*
9. Voir l'important livre de J. E. S. Thompson, *Historia y religión de los mayas*, México, Siglo XXI, 2004.
10. Quand m'arrive le bruit des haches / du mot Izankanak / il m'abonde l'âme jusqu'à me sortir des yeux / et j'entends le plumage d'un aigle blessé par l'ouragan.
11. Cette grande nuit erronée / Rien ni personne ne l'occupe. / Les foudres frappent les débris du ciel / Le grand boa du vent s'est étranglé dans le ceiba (arbre sacré des mayas) / Qui défend tel un énergumène, sa quantité de temps.
12. Voir son livre *Historia verdadera de la conquista de la nueva España*, México, Alianza Editorial, quatrième réimpression 1997.
13. *Historia general de las Indias Occidentales Occidentales y particular de la gobernación de Chiapa y Guatemala, México*, Ediciones Atlas, 1996.
14. G. Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de Las Indias*, ver libro XXXII, cap. 4, vol. II, p. 406-411. Madrid, Biblioteca de Autores Españoles (vol. CXIX), 1959.
15. Cit. Jean de Vos, "El lacandón: una introducción histórica", in Juan Pedro Viqueira y Mario Humberto Ruz (editores), *Chiapas. Los rumbos de la otra historia*, México, UNAM, CIESAS, seconde réimpression, 2002, p. 337 et suivantes.
16. Arbre ; nommé aussi « arbre qui saigne » et qu'on utilise pour la fabrication de la teinte rouge.
17. Personnes qui travaillent dans l'industrie du *chewing-gum*.
18. Personnes qui habitaient chez le patron et travaillaient pour lui gratuitement.
19. *Notes sur les rivières de l'Usumacinta 1827-1834*.
20. M. Barrera, *op. cit.*, p. 90-91.
21. Environ 25 km.
22. Il se chante le chant de l'Usumacinta / qui vient de si loin / et celui qui l'accompagne, donnant la vie / le Lakantùn et le Lakanjá.
23. Lozada Toledo Josué y Rubén de Jesús Núñez Ocampo, "Representaciones rupestres en la Laguna de Metzabok, Chiapas. Del trabajo arqueológico a la indagación etnográfica", in B Arroyo, L. Méndez Salinas y A. Rojas, *XXVII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala 2013*, Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología, 2014, pp. 505-516.
24. Adulto lacandón, 2011. Metzabok, Chiapas, en Landa y Núñez, *op. cit.*, p. 508.
25. Nourriture réalisée à base de maïs.
26. Boisson alcoolique cérémonielle.
27. Cit. Landa y Núñez, *op. cit.*, pp. 509-510.
28. Bien que la religion catholique reste prédominante.
29. Voir G. Cruz-Paz, Ma. M. Catillo, A. Espinoza-Tenorio, L. C. Bravo-Peña, E. Valencia Barrera, M. Azahara Mesa-Jurado, "Áreas prioritarias de conservación en la cuenca Usumacinta. La aplicación de un enfoque multicriterio", en *Investigaciones Geográficas*, Inst. de Geografía, UNAM, no. 97, dic. 2018.
30. *Regardant le fleuve de ces soirées / j'ai rassemblé mes mains pour le boire. / Dans ma gorge passa un oiseau, passa le ciel. / Regardant le fleuve / j'ai donné peu d'ombre, tout était à moi / Tout était peint, jamais perdu, / ce sont ces eaux, fleuve de singé, Usumacinta.*